

## Portrait d'auteur : Patrice Desbiens

Georges Bélanger

---

Number 2, 1992

Une opération de maillage pour renforcer les liens entre les isolats de langue française

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004408ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004408ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

### ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Bélanger, G. (1992). Portrait d'auteur : Patrice Desbiens. *Francophonies d'Amérique*, (2), 93–100. <https://doi.org/10.7202/1004408ar>

## PORTRAIT D'AUTEUR : PATRICE DESBIENS

Georges Bélanger  
Université Laurentienne (Sudbury)

Je ne suis pas la réponse.  
Je suis la question.  
Je suis le coup de poing  
d'interrogation.

*L'Espace qui reste*, p. 48

Viens me voir.  
Viens me croire.  
Tu sais où je reste  
La tendresse est ma  
seule adresse.  
*Sudbury*, p. 49

Autodidacte, poète et musicien, Patrice Desbiens est né le 18 mars 1948 à Timmins, Ontario. Il a vécu et travaillé à Toronto, Timmins et surtout Sudbury. Après un séjour à Québec et à Saint-Marc-des-Carrières, de 1970 à 1976, il choisit, en 1988, de s'installer à Québec et d'y vivre en permanence.

Il écrit depuis vingt-cinq ans et consacre tout son temps, sans compromis, à la poésie. Le bilan reste impressionnant : onze livres publiés, dont deux à compte d'auteur. En 1985, il est choisi parmi les cinq finalistes pour le prix du Gouverneur général, section poésie; un jury a retenu son dernier livre *Dans l'après-midi cardiaque* parmi les meilleures oeuvres poétiques de l'année. Plus tard, on lui décerne le prix du Nouvel-Ontario.

Le changement de milieu n'a pas empêché l'auteur de produire. Il n'a jamais été aussi actif, nous disait-il, qu'au cours des trois dernières années. Un premier manuscrit, *La Somme de tout*, est terminé et déjà soumis à un éditeur; deux autres sont en préparation : *Un pépin de pomme sur un poète à bois* et *Poèmes d'amour*.

Patrice Desbiens aime rencontrer le public. Ainsi présente-t-il de nombreuses lectures de ses poèmes chaque fois que l'occasion le lui permet, et participe-t-il à plusieurs festivals, colloques ou salons du livre. Au moment où nous l'avons rencontré cet été, il arrivait de Baie-Saint-Paul, comté de Charlevoix, où il avait inauguré une série de lectures publiques. Il est présent aux salons du livre de Montréal et de Québec. Il assiste et participe au Festival international de la poésie des Trois-Rivières.

Poète du quotidien, Patrice Desbiens ne peut plus supporter cependant « ... d'être éternellement comparé à Charles Bukowski ou à Lucien Francoeur. » Avec le pouvoir qu'il a acquis et qu'il possède sur les mots et les images, il parle de la vie de tous les jours, d'amour, de violence et de mort. Cynique et sarcastique à souhait, Patrice Desbiens ne cesse d'affronter la

réalité, la vie, afin de mieux l'exorciser comme dans un combat sans fin. Ni vainqueur ni vaincu, seule une fureur de vivre comme un déchirement et une blessure, se profile dans ses oeuvres à la façon d'un fil conducteur.

C'est à Québec, chez lui, que nous avons rencontré Patrice Desbiens, en présence d'une amie, Michelle Leclerc. Il venait de participer au tournage d'un film qui inaugure la série « À la recherche de l'homme invisible », titre inspiré de l'un de ses livres, *L'Homme invisible/The Invisible Man*, brossant un tableau de la réalité de l'Ontario français, et produit par le Centre ontarien de l'Office national du film du Canada en collaboration avec les Productions Aquila.

\* \* \*

FA « Patrice Desbiens, pour quelles raisons avez-vous choisi, en 1988, de quitter l'Ontario pour vivre au Québec?

PD -Après avoir assisté et participé au Salon du livre de Québec en avril, il s'est passé quelque chose, j'ai craqué, je suis resté. À Sudbury, je m'ennuyais de Québec, de la belle ville de Québec où j'avais déjà vécu six ans. Je présentais souvent des lectures, j'étais invité à des colloques et, chaque fois que je retournais à Sudbury, je m'ennuyais. Il ne se passait rien. Et surtout au niveau de la langue et l'attitude que les gens avaient vis-à-vis de la langue. Je me suis promis qu'à quarante ans, je partirais pour Québec. Aujourd'hui, j'ai quarante-trois ans, j'ai tenu ma promesse.

FA -Au fond il s'agissait d'une question vitale sur le plan de la langue, de la culture, de l'identité?

PD -Je suis parti pour une question de langue, que je voulais garder, et non pas de nationalisme dont j'ai horreur. Je ne suis pas venu au Québec pour crier. C'est une question de langue, d'environnement; je veux vivre en français, parler en français dans la rue, l'entendre résonner dans mes oreilles, m'acheter un paquet de cigarettes en français.

MF -Je pense qu'il n'y avait plus de défi pour toi là-bas; le défi c'était de venir ici et de vivre dans ta langue.

PD -Comme la maladie d'Alzheimer, l'assimilation ne pardonne pas. C'est oublier; l'oubli, c'est subtil, très subtil. Même avec des amis francophones, la première chose que tu sais, tu parles anglais. J'ai publié sept livres en Ontario, mon quotidien était vécu en anglais et ma vie littéraire en français. Le recueil *Poèmes anglais*, publié en 1988, constitue un exemple parfait et a été mon chant du cygne. À la dernière page, je dis : De temps en temps/je sors mes/poèmes anglais./Je les lis et les/reлис./ Je les trouve/vraiment/très bons (XXXVIII, p. 38). J'étais tenté de recommencer à écrire en anglais, parce que je suis capable d'écrire en anglais. J'écris même très bien en anglais.

FA -Avez-vous écrit beaucoup en anglais?

- PD -Oui, beaucoup. J'ai publié dans des revues, mais je n'ai jamais publié de livre. Je n'ai jamais eu de vie en anglais.
- FA -Que signifie à cet égard le livre *L'Homme invisible/The Invisible Man* publié en 1981?
- PD -Présentement moi, je suis visible, dans le sens où je suis visible à Michelle, à toi, à Québec. Mais je suis maintenant invisible en Ontario. Dans ce livre je voulais dire qu'être pris entre deux cultures, c'est épouvantable. Surtout au Canada où l'anglais et le français sont toujours en train de se chamailler. Toi, tu es coincé entre les deux : tu comprends les deux langues, tu parles les deux langues parfaitement, mais tu n'es personne. Je connais des Franco-Ontariens qui ne parlent ni le français ni l'anglais correctement; ils parlent les deux langues tout croche. Ils n'ont aucune langue. Moi, je parle parfaitement bien l'anglais. Quant au français, c'est pas mal non plus. Quand je suis arrivé au Québec, j'avais des problèmes, j'avais des difficultés à me faire comprendre. J'avais l'accent franco-ontarien, celui du Moulin à fleur [N.D.L.R. : quartier francophone de Sudbury].  
Je ne condamne pas l'Ontario ou Sudbury. C'est tout simplement un milieu anglais, anglophone. Lorsqu'on m'a demandé récemment pourquoi j'ai quitté Sudbury pour venir à Québec, j'ai répondu que Sudbury est trop près de Sault-Sainte-Marie! (rires). [N.D.L.R. : La ville de Sault-Sainte-Marie s'est déclarée unilingue anglaise le 20 janvier 1990.]
- FA -Sur le plan de l'écriture et de la création, comment avez-vous vécu le changement de milieu? Sentez-vous toujours le besoin d'écrire? Pourquoi écrivez-vous?
- PD -Être resté en Ontario m'aurait empêché de vivre; j'aurais fini comme André Paiement : quand tu bloques, tu bloques. J'avais peur parce que des gens me disaient que j'allais cesser d'écrire si je m'en allais au Québec.  
J'écris encore, ce n'est pas parce que je ne suis plus en Ontario que je ne suis plus Franco-Ontarien ou que j'ai oublié ce que c'est d'être Franco-Ontarien. Cependant je leur dis : si ça ne marche pas, venez ici. Ce n'est pas une question de nationalisme. C'est une question de survie, point.  
Le pourquoi de l'écriture? Question difficile à répondre. J'écris pour pouvoir montrer que je suis en vie; c'est l'essence même de la vie. Il s'agit d'un besoin. Quand tu fais ce travail depuis longtemps, il devient instinctif comme un menuisier qui fait son travail depuis vingt-cinq ans. Lorsque tu travailles dans le bois, tu as besoin de bois. Moi, j'avais besoin de bois, pas de plastique. Depuis, je ne cesse d'écrire.
- FA -Vous admettez qu'écrire onze livres de poésie n'est pas commun?
- PD -D'autres en ont écrit beaucoup plus que cela. Il faut dire que sept livres de poésie en Ontario français, il faut le faire. Je pense que j'ai

fait ma part. J'écris, c'est tout. Il y a quelques jours, on m'a demandé de me présenter quand je suis allé à Baie-Saint-Paul. Je me suis contenté d'écrire : « Je m'appelle Patrice Desbiens, je suis un poète, j'écris des poèmes. » Un poète écrit des poèmes.

FA -Comment travaillez-vous?

PD -Il n'y a pas de gros mystère dans l'écriture. J'écris à tout moment dans la journée, mon cahier est toujours ouvert. Je prends des notes, toujours au crayon. En pleine conversation, je peux me lever, aller à mon cahier et j'écris, je note. Je ne suis pas le genre 9 à 5 au niveau de l'écriture.

FA -Avez-vous publié depuis votre arrivée au Québec?

PD -J'ai publié *Amour ambulance* aux Écrits des Forges, en 1989, et j'ai un manuscrit qui a des chances d'être publié en Chine. Le Secrétariat permanent des peuples francophones (SPPF) l'a fait parvenir à un éditeur là-bas.

FA -Y a-t-il d'autres manuscrits en préparation?

PD -J'ai aussi un deuxième manuscrit, *Un pépin de pomme sur un poêle à bois*, que je suis en train d'écrire et dont j'ai lu des extraits. J'ai eu une bourse du Conseil des arts. Après avoir affirmé qu'il s'agissait d'une suite à *L'Homme invisible*, un fonctionnaire m'a accusé de répétition. Alors la première phrase du livre est devenue : « je me répète ». C'est une suite. Le manuscrit a subi beaucoup de transformations. Au début, je voulais l'intituler « Le Pays de Catherine ».

Je travaille aussi sur un troisième manuscrit. Il n'y a pas de titre. Ce sont des poèmes d'amour uniquement. J'alterne entre les manuscrits.

FA -Vous n'avez jamais été aussi actif?

PD -Je n'ai jamais travaillé sur trois livres en même temps en Ontario. D'accord, je ne publie pas autant. À Sudbury, Prise de Parole était à deux portes de chez moi. Je rentrais un manuscrit et il était publié. Aujourd'hui le désir, c'est d'être capable d'écrire ce que je veux sans me sentir poussé dans le dos.

FA -Comment avez-vous réagi en apprenant que vous étiez parmi les cinq finalistes pour l'obtention du prix du Gouverneur général, section poésie, avec *Dans l'après-midi cardiaque*?

PD -Un sentiment de fierté, non? J'étais à Montréal et j'étais énervé. Tout le monde essayait de me joindre. Je n'avais jamais connu une situation comme celle-là et je ne savais pas quoi faire. Mais cela ne veut rien dire pour moi : je suis en nomination pour le prix du Gouverneur général, je suis à Québec, je suis sur le BS (assistance sociale), je n'ai pas d'argent. Qu'est-ce que ça veut dire tout ça? Si tu gagnes, c'est 10 000 \$, c'est comme avoir une bourse. Une fois que ta bourse est partie, tu es encore un poète et tu n'as rien. Il y a quelques temps, j'ai gagné le prix du Nouvel-Ontario : une grosse plaque et pas de chèque!

FA -Quel est votre meilleur livre?

- PD -Mon meilleur, celui que j'aime le plus, c'est *Poèmes anglais*; celui que j'ai techniquement réussi, si on parle littérature, c'est *Dans l'après-midi cardiaque*. J'ai mis tout mon coeur dans *Poèmes anglais*. Les gens ont des opinions différentes : Richard Desjardins dit que *Les Cascadeurs de l'amour* est mon meilleur; Yves Boisvert, *Sudbury*; Michelle Leclerc, *L'Espace qui reste*. Et toi, quel est ton choix?
- FA -*L'Espace qui reste* et *Dans l'après-midi cardiaque*. Mais pourquoi *Poèmes anglais*?
- PD -Il est spécial celui-là, j'y ai travaillé tellement longtemps. Je l'avais dans la tête, j'avais le concept. Il fallait que je fasse un livre comme ça. Je l'aime bien. J'aime la couverture, le texte, la typographie. Il y a des dessins de Herménégilde Chiasson de l'Acadie, celui qui a fait un film sur Jack Kerouac. J'ai lu des extraits du manuscrit la première fois au colloque sur Jack Kerouac. Je l'ai entièrement écrit à Sudbury, à la machine à écrire IBM.
- FA -Comment voyez-vous l'avenir de la littérature francophone? des francophones hors-Québec?
- PD -Il est difficile de répondre à cette question sans insulter personne. À un moment donné, à cause de la popularité de mes livres, c'est devenu comme une espèce de responsabilité. Si tu veux vivre, écrire, créer en français en Ontario, il y aura toujours quelque chose qui va se passer là-bas. C'est curieux : on dit qu'un Franco-Ontarien s'en vient au Québec et devient nationaliste. Mais y a-t-il quelque chose de plus nationaliste qu'un Franco-Ontarien? Pourtant, j'ai horreur du nationalisme. Je ne suis pas venu ici pour ça, je suis venu ici pour travailler dans ma langue, me sentir à l'aise. Prends le cas de Beckett, il est Irlandais, il a écrit toute sa vie en français. Un Irlandais qui s'en va écrire en français à Paris, et qui ne veut rien savoir de l'Irlande! Et il y a cette phrase d'Alain Grandbois : « Suis-je l'exilé ou l'êtes-vous? » Je me suis assez fait reprocher d'être parti, que je sais maintenant comment leur renvoyer la balle.
- FA -Où vous situez-vous par rapport à l'espace qui reste entre l'amour et la folie, et derrière elle, la mort?
- PD -La folie, c'est comme je le dis dans *Amour ambulance* : c'est la peur de ne pas mourir. J'ai toujours dit : j'ai peur de ne pas mourir. Et l'amour, c'est la peur de vivre.
- Les poètes ont sans doute plus de temps pour penser à la mort. Ma mère est morte, mon père est mort, j'avais quatre ans. Paillasse s'est suicidé, un ami Serge à Québec s'est suicidé, mon frère est mort à l'hôpital. Ma soeur Colette est morte. Il ne me reste que Denise. Je suis entouré de morts. La mort, c'est aussi quelque chose que l'on ne connaît pas. Actuellement, je suis plus proche de l'amour que de la mort. Et ça influence directement mon travail. Oh! grande bénédiction, je suis en amour et je suis aimé.

FA -Vous suscitez l'intérêt du lecteur par vos images saisissantes de la réalité et du quotidien. Avez-vous développé une technique?

PD -Les images, c'est mon travail. Il n'y a pas de technique. Je pense, je vis et je parle comme ça. C'est naturel.

FA -Quels sont les auteurs qui vous ont influencé?

PD -Je parlerais plutôt des auteurs que j'aime. Les influences, c'est difficile à déterminer. Les lignes de démarcation n'existent pas. Il y a moi et tout ce qui m'arrive. Mes influences, c'est triste à dire, sont plutôt américaines, et je n'aime pas les Américains. J'aimerais écrire des petits poèmes d'amour, des petits poèmes zen.

Connaître les auteurs et les aimer, ce n'est pas pareil. Jacques Prévert pour l'amour et la simplicité. Richard Brautigan, mon préféré, que je m'amuse à qualifier de Prévert américain. Et un auteur qui n'est pas connu, mais j'espère qu'il le sera, parce que c'est un bon poète même si c'est un Anglais, David McFadden de Hamilton, Ontario. Il est bon et c'est dommage qu'il ne soit pas traduit en français. Il y a aussi Paul Éluard. Stephen King, pour relaxer. Il ne m'a pas influencé. Bukowski : j'ai décroché assez vite, je le trouvais un peu raide. Il ne m'intéresse plus parce que je suis tanné de me faire comparer à lui et à Lucien Francoeur.

FA -Faites-vous encore de la musique? Y a-t-il un lien entre la musique et ce que vous écrivez?

PD -Un petit peu. J'ai joué longtemps pour arrondir les fins de mois. Je ne connais pas beaucoup de musiciens ici, j'en connaissais plus à Sudbury. Il y a toujours eu un lien direct avec la musique, je ne peux pas le cacher. Même que dans *Amour ambulance*, c'était presque en rimes; il y a beaucoup de sonorités, des jeux de sons. Ce n'était pas prévu, c'est arrivé comme ça, dans ce temps-là. J'ai un peu abandonné. »

OUVRAGES DE PATRICE DESBIENS

*Cimetières de l'oeil*, Saint-Marc-des-Carières, à compte d'auteur, s.d.

*Larmes de rasoir*, Québec, à compte d'auteur, s.d.

*Ici*, Québec, Éditions À mitaine, 1974.

*Les Conséquences de la vie*, Sudbury, Prise de Parole, 1977.

*L'Espace qui reste*, Sudbury, Prise de Parole, 1979.

*L'Homme invisible/The Invisible Man*, Sudbury, Prise de Parole et Penumbra Press, 1981.

*Sudbury*, Sudbury, Prise de Parole, 1983.

*Dans l'après-midi cardiaque*, Sudbury, Prise de Parole, 1985.

*Les Cascadeurs de l'amour*, Sudbury, Prise de Parole, 1987.

*Poèmes anglais*, Sudbury, Prise de Parole, 1988.

*Amour ambulance*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1989.

Patrice Desbiens a également publié de nombreux poèmes dans plusieurs revues et journaux, par exemple : *Ébauches*, *La Souche*, *Liaison*, *Rauque*; *L'Express* de Toronto et le *Poetry Toronto Newsletter*; *Réaction*, le *Sudbury Star*, *Le Voyageur* et *Le Nouvel-Ontarien* de Sudbury; *Alive Press*, *Ward 7 News*, *Poésie Windsor Poetry*.

ÉTUDES CRITIQUES ET RECENSIONS

Il en existe plus d'une centaine. Nous proposons les titres suivants :

[Anonyme], « Ici de Patrice Desbiens », dans *Le Soleil*, 27 juillet 1975.

Michel Beaulieu, « Poète de Timmins : *L'Homme invisible* de Patrice Desbiens », dans *Livre d'ici*, vol. 7, n° 38, 23 juin 1982.

Robert Dickson, « Autre, ailleurs et dépossédé. L'oeuvre poétique de Patrice Desbiens », *Les Autres Littératures d'expression française en Amérique du Nord*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, coll. « Cahiers du CRCCF », n° 24, 1987, p. 19 à 34.

Paul Gay, *La Vitalité littéraire de l'Ontario français, premier panorama*, Ottawa, Éditions du Vermillon, coll. « Paedagogus », n° 1, 1986.

Pierre Paul Karch, « Une prise de parole, oui; mais pour dire quoi? Analyse transactionnelle des principaux textes de quelques poètes franco-ontariens », *Les Autres Littératures d'expression française en Amérique du Nord*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, coll. « Cahiers du CRCCF », n° 24, 1987, p. 47 à 62.

André Leduc, « Quand la conscience détachée observe la conscience engagée se débattre... » [*Les Cascadeurs de l'amour*], dans *Le Droit*, 10 octobre 1987, p. 46.

Michel Liddle, « Poétique/politique de la détresse » [*Amour ambulance*], dans *Liaison*, mai 1990, p. 21.

Pierre Nepveu, « Dans l'après-midi cardiaque de Patrice Desbiens », dans *Spirale*, juin 1986, p. 22.

François Paré, « Conscience et oubli : les deux misères de la parole franco-ontarienne » [*Les Conséquences de la vie, L'Espace qui reste et L'Homme invisible/The Invisible Man*], dans *La Revue du Nouvel-Ontario*, n° 4, 1982, p. 89-102.

Jean Royer, « La littérature franco-ontarienne : prendre la parole pour ne pas disparaître », dans *Le Devoir*, 19 février 1983, p. 19 et 36.

Michèle Salesse, « L'Homme invisible/The Invisible Man : récit de Patrice Desbiens », dans *Lettres québécoises*, n° 26, été 1982, p. 79-80.

Robert Yergeau, « La traversée du réel » [*Sudbury*], dans *Lettres québécoises*, n° 36, hiver 1984-1985, p. 34.